

NKENGUÉGI

Ecrit et mis en scène par Dieudonné Niangouna



Création 2016/2017

Production : Cie Les Bruits de la Rue (direction artistique Dieudonné Niangouna)
Coproducteur : MC93 – Maison de la Culture de la Seine Saint-Denis, Théâtre de Vidy Lausanne, Künstlerhaus Mousonturm Francfort, Le Grand T Théâtre de Loire Atlantique

Avec le soutien du ministère de la Culture et de la Communication – DRAC Île-de-France.

Ce texte a reçu l'Aide à la création du Centre national du Théâtre.

La Cie Les Bruits de la Rue accompagne la Cie La Contreverse (dir. artistique Jérémie Scheidler et Marie-Charlotte Biais) dans le cadre du dispositif d'aide au compagnonnage soutenu par la DGCA.

Avec le soutien à la résidence du Parc de la Villette.

Avec l'aide du Théâtre National de la Colline et de la SPEDIDAM.

NKENGUÉGI

L'équipe du spectacle

Texte et mise en scène : Dieudonné Niangouna

Collaboratrice artistique : Laetitia Ajanohun

Régie générale : Nicolas Barrot

Régie plateau : Papythio Matoudidi

Vidéastes : Wolfgang Korwin et Jérémie Scheidler

Costumes : Vélica Panduru

Création masques : Ulrich N'Toyo

Lumière : Thomas Costerg

Son : Félix Perdreau

Création musicale et musiciens : Pierre Lambla et Armel Malonga

Comédiens : Laetitia Ajanohun, Marie-Charlotte Biais, Clara Chabalière, Pierre-Jean Etienne, Kader Lassina Touré, Harvey Massamba, Papythio Matoudidi, Daddy Kamono Moanda, Mathieu Montanier, Criss Niangouna, Dieudonné Niangouna.

Calendrier de tournée

Du 1^{er} au 5 novembre 2016 : Théâtre de Vidy-Lausanne

Du 9 au 26 novembre 2016 : MC93 – Maison de la Culture de la Seine-Saint-Denis en coréalisation avec le Théâtre Gérard Philipe – CDN de Saint-Denis et le Festival d'Automne à Paris

Les 1^{er} et 2 décembre 2016 : Künstlerhaus Mousonturm, Francfort

Du 26 au 28 avril 2017 : Le Grand T, théâtre de Loire Atlantique

Présentation

C'est l'histoire d'une troupe de théâtre qui répète une version contemporaine du Radeau de la Méduse. C'est l'histoire d'une fille debout à sa fenêtre et se voit passer dans la rue. Plus tard elle découvrira que c'était son rêve qu'elle voyait devant ses yeux. C'est l'histoire d'un enfant qui garde un désert. C'est l'histoire d'un groupe d'étudiants qui organise une surprise partie déguisement et réflexion afin de pouvoir s'échapper du monde réel et tenter par le biais de cette loufoquerie de répondre à tout ce à quoi ils ne peuvent pas répondre d'ordinaire. C'est l'histoire de deux émigrés Congolais qui arrivent en France. C'est l'histoire d'un voyageur qui s'est fait piquer son rêve à bord du Hollandais Volant, s'échoue dans un théâtre en France et est nommé comédien par le directeur du théâtre. C'est l'histoire d'un comédien national victime du mal être humain, héritier du grand désordre mondial, et critique public de la république du fleuve et de la forêt, qui doit être exécuté, parce qu'il est arrivé à la fin de son mandat sans succès, pour qu'un autre comédien national soit voté à la tête du pays. Alors avant de s'en aller il tente tout pour empêcher ce qu'il ne peut plus empêcher, et la seule chose qu'il réussit c'est donner une vraie place à la mauvaise foi. C'est l'histoire d'une chèvre et d'une biquette qui sont forcées de s'accoupler jusqu'à ce que mort s'en suive. Elles crèvent et dès lors commence la révolution et cette dernière se transforme en cannibalisme commun. C'est l'histoire d'un homme qui n'a jamais été aimé par personne jusqu'à ses quarante ans. Alors il décide de se suicider. C'est l'histoire de deux personnages d'une pièce de théâtre qui finissent par sortir de la fiction et se retrouver dans la vie réelle, recueillis par un enfant sans nom qui garde un désert. Et les deux personnages ne sont autres que les deux seuls survivants de la version semi-contemporaine du radeau de la méduse répétés par la troupe de théâtre. Et la fille qui se regarde passer devant sa fenêtre est l'une des comédiennes de cette troupe de théâtre. Elle est entre- autre la petite amie de celui qui n'a jamais été aimé et qui va se suicider. Et ils sont venus tout les deux à cette soirée surprise-partie déguisement et réflexion dans un loft, au vingt-deuxième étage, du sixième arrondissement de Paris où celui qui n'a jamais été aimé va se suicider à la fin. Et c'est dans le cadre de cette surprise-partie déguisement et réflexion que sont invités pour la première fois en France les deux émigrés Congolais pour participer au débat. Ces deux émigrés Congolais sont en contact direct avec une bande de gamins habitant la république du fleuve et de la forêt et qui ont été formés par un poème de Sony Labou Tansi, et ce sont ces gamins de malheur qui ont la charge d'exécuter le comédien national de la république du fleuve et de la forêt avant minuit et lui piquer son soleil. Mais le metteur en scène et auteur qui a écrit et qui dirige la version contemporaine du radeau de la méduse n'est autre que le comédien qui avait débarqué en France à bord du Hollandais Volant et qui cherche par cette pièce le moyen de retrouver son rêve initial volé pendant le voyage par un type appelé le voleur de songes. C'est l'histoire d'un type abandonné seul sur une barque dans la mer. Yeux ouverts le jour, yeux ouverts la nuit, mais jamais il ne crève. C'est ce type-là qui finit par passer devant la fenêtre de la fille qui rêve et devenir son amant.

Dieudonné Niangouna.

La Fabrique des Vertiges

Voici le troisième volet d'une histoire appelée « *La Trilogie des vertiges* ». Cette aventure a commencé en 2010 avec la création de la pièce de théâtre « Le Socle des Vertiges ». Cette pièce est devenue réelle grâce à la ré-écriture et à l'adaptation scénique par l'auteur d'un de ses romans qui tardait à trouver son point final depuis plus de dix ans.

Le Socle des Vertiges, en se créant, a ouvert une voie, celle du développement des énigmes laissées par son histoire. L'histoire de la pièce, l'histoire racontée par la pièce, l'histoire racontée dans la pièce, comme l'histoire de son théâtre. Théâtre comme forme, langage, esthétique et codes de représentation, ce théâtre fut une fulgurance de matières qui donnaient une dimension assez complexe du sujet et du traitement de sa représentativité. Une richesse parce que née dans un laboratoire de recherche, toute sa théâtralité fut un geste qui éprouvait à chaque moment la notion d'être plutôt que de faire théâtre avec une histoire qu'on est, personnellement, pour l'avoir vécue ou qu'on porte, en soi, parce qu'elle nous concerne plus que de raison. Raison, donc, pour laquelle ce travail, plutôt qu'une expérience, devient en quelque sorte un programme permettant de développer au mieux cette écriture scénique, ce rôle du théâtre-témoin, toujours à mi-chemin entre le vécu et la fiction, entre la petite histoire et la grande histoire. Oui, notre quête est de développer ce langage scénique jusqu'à l'épurer totalement pour en sortir la lisibilité de sa mise en scène la plus parfaite. Et que tout regard du public sur l'objet ainsi joué plutôt que représenté, avec toutes ses complexités, soit une vision claire et simple. C'est ainsi qu'avec l'invitation du festival d'Avignon 2013 la deuxième partie de ce programme vit le jour dans la mythique Carrière de Boulbon. Shéda. Cette espèce de *Choc des Titans* dans sa version contemporaine, ouvrant toutes les dimensions du langage, repoussant toutes les limites, exploitant à fond toutes les ressources de cette narration théâtrale, a bien été simultanément la phase décisive et l'enjeu majeur pour montrer au monde ce théâtre, cette écriture, ce langage scénique avec sa diabolique façon de se mouvoir. Et cela confirmera à son auteur et metteur en scène la raison de ce geste tempétueux qui demandera un troisième volet pour boucler la boucle et faire asseoir cette grande fable dans les oreilles des spectateurs comme une histoire qu'on regarde avec les oreilles et qu'on écoute avec les yeux, une histoire qu'on ressent dans la tête et qu'on comprend avec le cœur.

Voici donc Nkengué qui doit clore par son histoire, celle de la langue et du langage, l'épopée racontée depuis cinq ans par la compagnie Les Bruits de la Rue autour de la question du vertige politique nord/sud, de la destruction politique des avenir, des générations sacrifiées, de la lutte pour la fragilité des esprits, du devoir des violences, de la conquête de la mémoire, des crises identitaires, de l'éloge de la bâtardise, du devoir de construire et reconstruire, de l'urgence, du partage que sont les arts comme terrain de dialogue, de la petite fabrique du futur ici et maintenant, de la soif d'exister, de l'acharnement à vivre à tout prix. Et c'est cette pièce que nous vous proposons avec tout le courage de clore une sacrée parenthèse.

Dieudonné Niangouna.

De la plante équatoriale au théâtre universel

« On appelle Nkenguégi une plante rampante et très épineuse qui sert à protéger les enclos des bêtes sauvages ». Voilà ce qu'on dit dans la pièce. Mais au fait, elle n'est pas serpente, elle porte des longues feuilles qui vous coupent plus que des épées. Elles vous coupent dans tous les sens. Vous sectionnent, vous ouvrent les veines juste en les effleurant. On ne saurait les tenir. De n'importe quelle façon on ne saurait les appréhender, on est forcément coupé. Une fois qu'elles sont regroupées, qu'elles deviennent touffues, se dressent comme une murette, contre les bêtes, les hommes et d'autres plantes, elles deviennent rampantes, serpentes, nid de vipères, et parfois vénéneuses. Une vraie terreur de la brousse. La première chose que les mamans vous disent quand vous partez aux champs dans les forêts équatoriales c'est d'éviter les Nkenguégi sinon vous risquez de laisser votre sang dans la brousse. Parmi les premières leçons des chasseurs, il y a celle, impérative, où il est question avant tout d'apprendre à repérer les types de bosquets qui cachent les Nkenguégi même la nuit. Surtout la nuit. Car comme tous les êtres, les Nkenguégi ont un comportement et une psychologie. Elles deviennent très dangereuses la nuit.

Dans certaines contrées très reculées du Congo, certains éleveurs utilisent les Nkenguégi comme enclos pour protéger leurs bétails des gros prédateurs qui rôdent autour. Même une panthère, ou un léopard, un lion ou d'autres félinités qu'on trouve dans les savanes et forêts du Congo, qui ont pourtant la force, la puissance et la capacité de sauter par dessus les Nkenguégi, n'ont jamais une seule fois pris ce risque. Devant les Nkenguégi les fauves s'arrêtent. C'est la limite. C'est la loi de la nature. C'est là que tout s'arrête pour les monstres. L'ultime solution qu'elles ont c'est de rebrousser chemin. Et le bétail qu'on penserait en sécurité parce que protégé par les Nkenguégi ne peut pas lui non plus s'approcher des Nkenguégi pour ne pas subir le même sort réservé aux fauves et aux hommes. Alors tant que les Nkenguégi protègent le bétail, ils l'emprisonnent. Parce que *les bétails* non plus ne peuvent pas sortir. Cette protection n'est qu'une prison.

Alors de quelle sécurité nous a-t-on garanti? Celle d'être emprisonné par des cadres, des barres, des lois, des codes, des sommations, des injonctions, des commandements, des impératifs, des dictées, des conventions, des résolutions? De quelle liberté jouissons-nous? Celle d'être dans la maison du tyran afin de ne pas être bouffé par le tyran d'à côté? Cette liberté de refuser sa chair au lion pour la donner au léopard? En Afrique, plus qu'ailleurs, existent des populations entières qui se taisent, qui ne réagissent, ne bougent, ne manifestent, ne se révoltent, non pas parce qu'ils ont peur, contrairement à ce que nombreux croient, mais simplement, ils ont vu rôder des prédateurs autour de leur parcs comme ils en voient d'autres à l'intérieur de l'enclos. Et ce n'est pas tout. Ils sont bouffés à l'intérieur et ils seront bouffés à l'extérieur. Dedans et dehors, des fauves. Quel choix nous laisse-t-on? Celui de choisir auquel des fauves veux-tu donner ta chair? Parce que tu le sais, dans tout les cas tu seras mangé. Dedans comme dehors, des fauves.

On ne veut pas te laisser seul, être ton propre monde. Il faut qu'on te chapeaute, qu'on te parraine, qu'on te mette aux ordres, qu'on te commande. Il faut que tu obéisses à, que tu serves le, que tu travailles pour, que tu croies à, que tu respectes la, que tu la fermes, que tu t'abaisses devant le, que tu honores la... Ailleurs comme partout. Le seul espace d'évasion c'est la poésie. Et là encore on y a mit des fauves, devant et dehors.

C'est quoi le choix? Pourquoi encore dire ce mot? Pourquoi ne l'a-t-on pas fait sortir du dictionnaire depuis tout ce temps qu'on est fatigué de regarder un mot qui ne veut plus rien dire continuer à nous embrouiller inutilement? On a vu des gens rester sur place, dans une déchéance incroyable, pas parce qu'ils n'avaient pas de moyens pour partir ailleurs, mais parce qu'ils savent qu'ailleurs ça serait pareil. Des fauves. La cassure du mur nous l'a prouvé. La réunification de l'Europe. Et l'éternel conflit dans le Moyen-Orient. Et ceux qui sont de part et d'autre du mur de lamentation. Et l'arrivée des régimes démocratiques en Afrique. Pile ou face, dedans comme dehors. La chute de Ben Ali et quoi encore? La dette et l'annulation de la dette c'est pareille. On va payer mille fois et on va devoir un million de fois. Le cercle vicieux. Et tout autour des mots savants pour endormir les gens et faire fonctionner la machine. Des drogues de mots. Des mots commandos qui ont la mission d'achever des perceptions entières à coup de bon sens, de politiquement correct, de foi, de courage, de pseudo-révolutions à la noix, de raison d'état, au nom de la démocratie ! Et tout le monde est au courant de tout et tout le monde le sait. Dedans, dehors, des fauves. Voilà pourquoi ces corbeaux Africains ne sortent pas de leurs cages même si tu leur ouvrais la porte.

Et qu'est-ce qui arrive à ceux qui disent : « Oyé ! Oyé ! Soutien ! » aux régimes corrompus? C'est pareil que s'ils l'avaient dit pour un autre. Et qu'est-ce qui arrive à ceux qui jouent les braves? Ils échouent avec douze balles dans le dos au large de Lampedusa encore heureux s'ils ont pas été largués à la mer. Et ça serait pas comme la bouteille de Vigny parce qu'elle au moins a servi à quelque chose. Ceux qui s'échappent crèvent dans le froid Européen et la nostalgie du pays natal. Ceux qui s'échappent crèvent. Le destin est sans pitié. C'est un dieu Grec. Partir c'est comme monter sur *Le Radeau de la Méduse*. Dedans, dehors, des fauves. Et au milieu, qu'y a-t-il au milieu? Nkenguégi. On pourrait se permuter les destins, changer de personnages, se mentir même à soi-même et embarquer le monde en portant un masque, faire une vraie soirée de déguisement, un bal masqué digne de tout les Halloweens, et essayer de raisonner cette théâtrale situation, en fin de soirée la dernière goutte tombera toujours entre tes pieds. Le cercle se referme. Le seul qui a gagné c'est le rêve. Comme cette fille qui attend son amant rêvé par la fenêtre et qui trouve quelqu'un qui passait par là et à qui elle octroie le rôle de l'idylle.

Cette pièce de théâtre écrite par son auteur parle donc de tout cela. Cette écriture chorale qui cerne toute la vision du projet des vertiges est d'abord une colère politique pour finir dans une raison scénique. Un déferlement provoqué par ce que les Grecs appelaient *Le Courage de la Vérité*. Ici ce courage prend la forme d'un texte qui tranche, sectionne, pourfend, crible, taille dans le tas d'une masse. Quand j'étais sculpteur, on m'avait appris à partir d'un boulon ou d'une

masse de pierre informe pour arriver à raconter une histoire avec mon ciseau. Pareille ici l'écriture taille une masse de choses évoquées dans des contextes politiquement froids, comme des matins de brouillards.

Note d'intention de mise en scène

Ce que j'appelle théâtre c'est la pensée. C'est ce qui me pense, pense en moi, une histoire que j'entends ou que je lis. Comment je visualise? À partir des éléments que l'histoire a utilisé pour me penser. Travailler cette visualisation sur le plateau avec des corps d'artistes et leurs voix propres c'est de la forge pour moi, c'est comme être dans un atelier de sculpture. Je vis et je pense ce que je vais être et dont le prétexte serait ce que les gens vont appeler « Théâtre ». Mais pour moi ce n'est pas du théâtre. C'est ce que je vais être. Le théâtre comme je l'ai déjà dit c'est la pensée qui me pense.

Nkenguégi est le dernier frère de *la trilogie des vertiges*. Ce théâtre doit donc sa fratrie au *Socle des Vertiges* et à *Shéda* qui l'ont élevé avec toute la responsabilité du frère aîné quand les parents disparaissent trop tôt.

Je vais revenir à quelque chose que les gens ont très mal appelé *le théâtre de la parole* ou *théâtre de texte*. Je vais mettre la parole au centre de la pièce comme pour ne jamais être absente du regard des spectateurs. De telle sorte que le seul silence qui soit possible le long de ce théâtre soit l'absence de l'image quand la lumière se retire. Parce qu'aussi je jouerai beaucoup sur des alternance de lumières très brusques avec des coupures d'électricités et des retours en force de lumière et des variations intemporelles et illogiques des intensités.

Une grande partie du texte sera jouée en film et projetée pendant le spectacle. Car le texte nous conduit dans des univers qui avec la magie du théâtre ne peuvent être rendus réels sur le plateau par une équipe d'artiste. Donc un terrain de poésie s'impose pour donner à entendre des juxtapositions d'essences et de sens.

La place de la musique est capitale pour la série des vertiges. Elle est cette vibration nette de l'émotion dans le sens le plus nègre comme disait Senghor : « L'émotion est nègre comme la raison est Hélène. » Au cœur de cette vibration va sonner de manière très nègre et très émotive le Tam-Tam de brousse, car il a cette vertu de n'avoir aucune sensiblerie et de ne pas en provoquer, aucun sentiment et de ne pas en chercher, aucune réelle émotion sinon celle qu'on va s'imaginer intellectuellement ou polémiquement dans le sens racial. Mais le Tam-Tam de brousse c'est bon pour compter les syllabes, donner le « là » à l'information puisque c'est sa vertu première, recréer de l'esprit par le souffle. Il sera magnifiquement parlé par le virtuose de Brazzaville, Chikadora. Deux accompagnateurs de la trilogie des Vertiges : Pierre Lambla et Armel Malonga s'associeront à cette messe qu'ils troubleront comme un jazz au fond de l'eau. Un gargarisme étouffé.

Il n'y aura de scénographie que le corps de l'acteur dans l'espace. Et pour ce corps, tout se jouera dans la relation entre le virtuel et le réel sur scène, le double jeu des costumes, qui ne raconteront pas les rôles mais les personnages, comme des hommes en crise de fonction et qui ont toute l'intelligence d'être de leurs fonctions, la disposition et l'utilisation de quelques accessoires pensés comme éléments activant de la dramaturgie.

Par de l'épure je crois sincèrement atteindre quelque chose qui sonnera le glas de la trilogie des vertiges en continuant la parole jusqu'à une simplicité d'écoute et de regard du spectateur.

Biographie de Dieudonné Niangouna

Dieudonné Niangouna est comédien, auteur et metteur en scène et directeur du festival international de théâtre Mantsina-sur-scène à Brazzaville, sa ville natale.

Né en 1976, il a grandi au rythme des guerres qui ont ébranlé son pays tout au long des années 1990. Son théâtre naît et vit dans les rues, en dehors des théâtres détruits par la guerre, inventant un nouveau langage provocant, explosif et dévastant. Avec les compagnies de Brazzaville, il joue, entre autres, dans *Le Revizor* de N. Gogol, *L'exception et la règle* de B. Brecht, *La liberté des autres* de Caya Mackhélé.

En 1997, avec son frère Criss, il crée à Brazzaville La Compagnie Les Bruits de la Rue dont il signe les textes et les mises en scène : *La Colère d'Afrique*, *Bye-Bye* et *Carré blanc*. Il met en scène et joue *Dans la solitude des champs de coton* de Bernard Marie Koltès, présenté en France, en Afrique de l'Ouest et en Afrique Centrale fin 2006.

En 2005, Dieudonné Niangouna a fait partie des quatre auteurs de théâtre d'Afrique présentés en lecture à la Comédie Française (Vieux Colombier). Il crée *Attitude Clando* au Festival d'Avignon 2007, puis *Les Inepties volantes* au Festival d'Avignon en 2009, *Le Socle des Vertiges* aux Francophonies en Limousin et au Théâtre Nanterre-Amandiers en 2011, puis au Wiener Festwochen en 2012, et enfin *Shéda* au Festival d'Avignon, au Holland Festival et au Festival International de Buenos Aires en 2013.

Dieudonné Niangouna a été artiste associé à l'édition 2013 du Festival d'Avignon.

En 2014 il crée *Le Kung-Fu* aux Laboratoires d'Aubervilliers, puis aux Francophonies en Limousin à Limoges, au Künstlerhaus Mousonturm à Francfort, à Bonlieu, scène nationale Annecy, au Théâtre Vidy-Lausanne... Depuis octobre 2014 jusqu'en mars 2017, Dieudonné Niangouna est artiste associé au Künstlerhaus Mousonturm à Francfort.

Ses textes publiés sont *Capitaine 10* (dans le cadre des résidences d'écritures organisées par la compagnie Ngoti en 2003 à Yaoundé au Cameroun), *Carré-Blanc* (suivi de *Pisser n'est pas jouer*) aux éditions Interlignes (Cameroun) 2004 ; *Teatro Dieudonné Niangouna* (*Carré-Blanc*, *Patati Patatra et des Tralala*, *Attitude Clando*) aux éditions Corsare, Italie 2005 ; *Banc de Touche* aux éditions Corsare, Italie 2006 et *Dors Antigone* aux éditions Nzé, Paris 2007.

En 2007, sont parus *Attitude Clando* et *My name is* (dans le volume "Jeunes auteurs en Afrique") aux éditions CulturesFrance, Paris, et *La trace : Volume I* (*Attitude Clando*, *My name is*, *Intérieur-Extérieur*, *La mort vient chercher chaussure*, *Pisser n'est pas jouer*) aux éditions Carnets-Livres.

Récemment, sont parus *Attitude Clando* et *Les Inepties volantes* dans le même ouvrage aux Editions Les Solitaires Intempestifs. Chez le même éditeur, sont parus aussi *Le Socle des Vertiges* (2011), *Acteur de l'écriture* (2013), *M'appelle Mohamed Ali* (2014) et *Le Kung Fu* (2014).

Est paru aussi aux Editions Carnets-Livres (2013) un recueil de pièces comprenant *Shéda*, *Un rêve au-delà* et *M'appelle Mohammed Ali*.